

ROSENAU

par le général DELAYEN

A la mi-août 1944, je débarquai sur les côtes de Provence, à La Nartelle, en provenance de la Corse.

J'avais 23 ans, j'étais aspirant et chef du peloton Anti-Char (AC) du 3e escadron du RICM, qui était le régiment de reconnaissance de la 9e Division d'Infanterie Coloniale .

J'avais quatre canons AC, tractés par des half-track (véhicules semi-chenillés).

Nous libérons Toulon et nous remontons la vallée du Rhône; fin octobre, nous mettons pied à terre et passons un mois dans les bois et la neige de la région du Lomont.

Pendant tout ce temps-là, n'ayant eu à affronter aucun char ennemi, j'eusse été au chômage... si je n'avais proposé à mon capitaine d'effectuer quelques petites actions n'ayant rien à voir avec la défense AC : patrouille à pied, reconnaissance en véhicule après avoir pris le soin de dételier mes canons.

C'est ainsi que le 20 novembre 1944, quelques jours après que nous eussions repris l'offensive en direction de Mulhouse, je me vis confier la mission d'effectuer un « coup de sonde latéral » en direction du Rhin, vers l'Est.

Je pris pour cela deux half-tracks et une dizaine de marsouins, laissant la garde des deux canons dételés à l'autre demi-peloton.

Direction Rosenau, où j'arrivai en fin de matinée. Petit village à cette époque, rue déserte, maisons closes, volets tirés. Drôle d'accueil pour un village libéré...!

Je fis débarquer huit marsouins pour progresser de chaque côté de la rue. Je restai dans la tourelle du half-track de tête, servant la mitrailleuse de 50.

Dans cette formation, nous entamâmes la progression dans la rue principale. Au bout de quelques mètres, je vis une femme derrière une fenêtre qui me faisait des signes... je me suis encore dit « quel accueil bien timide ! »; quelques mètres plus loin, je compris pourquoi. Des volets s'ouvrirent avec fracas et nous fûmes pris à parti par un tir nourri de l'ennemi qui était là et nous avait tendu une embuscade.

Mes marsouins à pied de chaque côté de la rue, enfoncèrent les portes et commencèrent à progresser de maison en maison, de jardinet en jardinet, chassant l'ennemi. Certains de ces derniers eurent la malencontreuse idée d'emprunter la rue pour fuir plus vite... j'en découpai littéralement en morceaux car j'avais panaché mes bandes avec des traçantes et des explosives (récupérées en Corse, sur des forteresses volantes américaines endommagées). J'avais oublié ce panachage peu orthodoxe pour tirer sur du personnel, mais de toute façon j'avais été rendu furieux car à la première rafale ennemie, le tourelleau de mon half-track étant à ciel ouvert, j'avais reçu sur les mains et les pieds des petits éclats de ferraille.

L'ennemi se replia jusqu'au Rhin qu'il traversa en canots rapides.

C'est ainsi que fût libéré Rosenau, sans aucune perte de notre côté.

Je rejoignis rapidement mon escadron, reconstituai mon peloton AC et nous nous installâmes au nord de Mulhouse, à Battenheim, le 21 novembre 1944 au matin, pendant que nos trois régiments d'infanterie procédaient au nettoyage de Mulhouse.

Ce jour-là, je reçus, et pour la 1ère fois depuis le débarquement d'août 1944, une mission AC.

Résultat : quatre mois d'hôpital et deux mois de convalescence.

Mais ceci est une autre histoire...!

Notez bien que :

1 - je ne dis jamais avoir été le premier à atteindre le Rhin. C'est le lieutenant de Loisy (1ère DB) qui est arrivé à Rosenau le 19 novembre – pas d'ennemi – passe un moment – bien accueilli et s'en va.

Les « chars » sont revenus dans la nuit du 19 au 20 pour m'accueillir...

2 - je ne dis jamais avoir *trem্পouillé* mon fanion dans le Rhin.... Je n'avais pas de fanion !